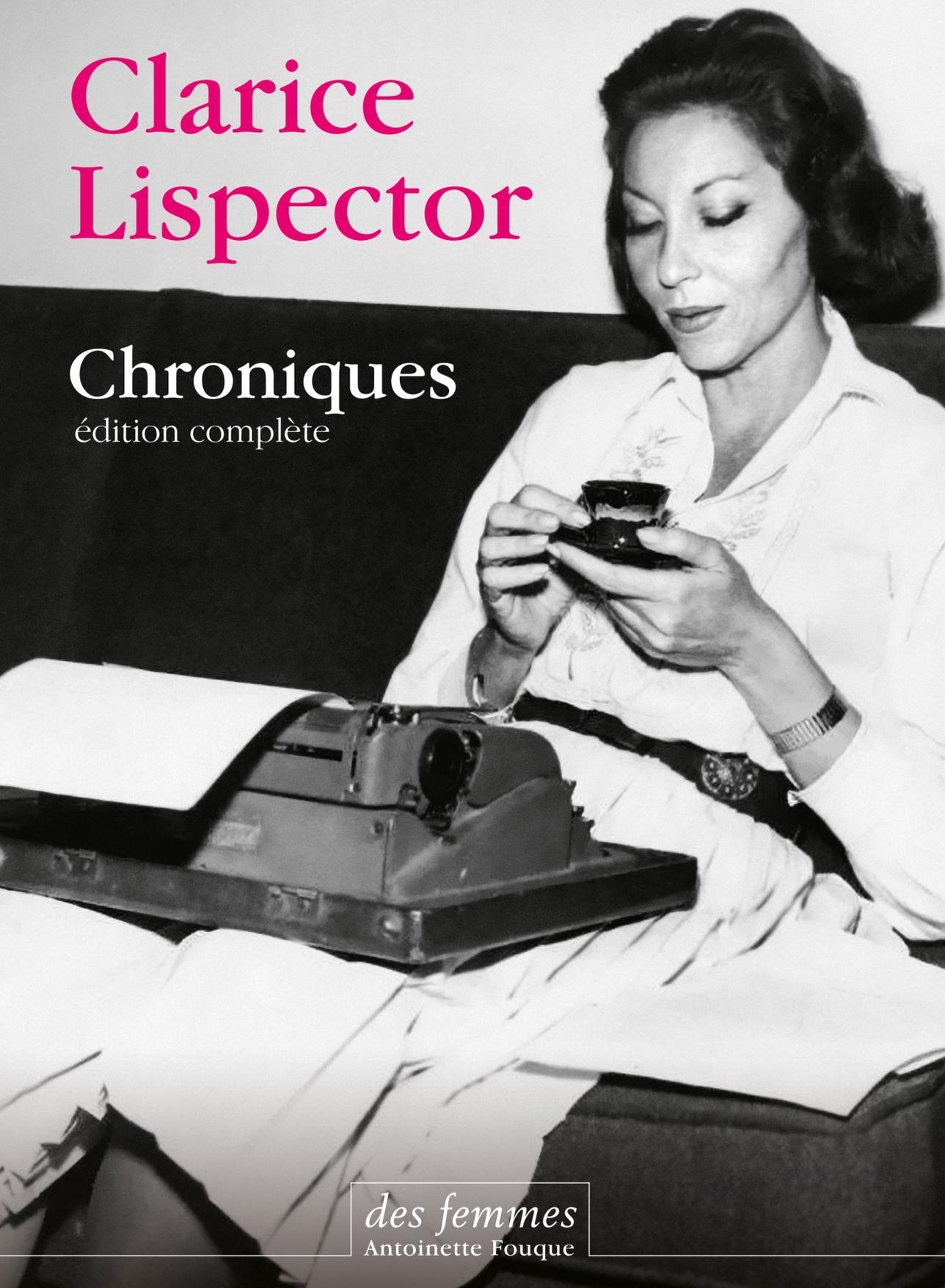


Clarice Lispector

Chroniques
édition complète



des femmes
Antoinette Fouque

CHRONIQUES

Édition complète

© 2018, Clarice Lispector et ses ayants droit
© 2019, *des femmes*-Antoinette Fouque,
pour la traduction en langue française
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN PDF : 9782721007995
ISBN PNB PDF : 9782721008015

Clarice Lispector

CHRONIQUES

Édition complète

Traduit du portugais (Brésil)
par **Claudia Poncioni** et **Didier Lamaison**,
Jacques et **Teresa Thiériot**

Préface de **Marina Colasanti**
Postface de **Pedro Karp Vasquez**

des femmes
Antoinette Fouque

PRÉFACE

Pas même une virgule

Ce vendredi-là, le 18 août 1967, à la rédaction du « *Caderno B*¹ » du *Jornal do Brasil*, l'ambiance était particulièrement tendue. Nous portions la double responsabilité d'inaugurer le lendemain matin la parution de ce supplément du samedi et de présenter la Clarice Lispector chroniqueuse.

Elle a tout de suite annoncé son intention. En rupture avec la tradition des chroniques à texte suivi, elle occupa son espace sur la seconde page avec plusieurs textes courts, véritable échantillon de ceux qui allaient devenir ses thèmes principaux tout au long des six années à venir : le rapport mère-enfant, la révolte contre la résignation, la recherche du moi, les recoins de la pensée et la transformation du fait divers en pure métaphysique.

Dès le départ je fus en charge de la relation avec Clarice. L'éditeur du « *Caderno* » semblait la craindre, mais c'était une révérence qui ressemblait à de la maladresse. Il trouva préférable de me confier le soin de l'accueillir quand éventuellement elle se rendrait au journal, d'assurer auprès d'elle les communications nécessaires, de répondre au téléphone quand elle appelait.

Et surtout de réceptionner ses textes et d'en assumer la responsabilité.

Cette mission me rendit heureuse. Depuis mon adolescence je l'admirais, et voilà que me tombaient entre les mains des textes comme ceux que j'avais lus dans sa rubrique « *Children's Corner* » de la revue *Senhor*.

Je ne crois pas que Clarice se soit souvenue que nous avions déjà fait connaissance, ou plutôt que je la connaissais déjà. J'étais encore nouvelle arrivée au *Jornal do Brasil*, le jour où notre ami commun, le journaliste Yllen Kerr, m'annonça qu'il allait lui rendre visite, et me demanda si je voulais l'accompagner. Nous y sommes allés. Son employée de maison nous ouvrit la porte, nous nous sommes assis au salon dans la pénombre. Clarice se fit attendre juste le temps de se faire désirer. Et elle vint.

Peut-être parce que j'étais assise, elle me sembla plus grande qu'elle ne l'était. Elle avait une présence qui impressionnait. Et elle avait conscience de l'impact que son étrange

¹ Supplément culturel du *Jornal do Brasil*.

beauté provoquait. Rien chez elle n'était laissé au hasard, tout avait été choisi soigneusement – les années passant, jamais je ne la verrais sans maquillage. La conversation eut lieu entre Yllen et elle, une conversation pleine de pauses, tâtonnante, comme s'ils marchaient tous deux sur un fil. Elle faisait des pauses qu'il n'osait pas interrompre ou qu'il n'interrompait qu'au moment précis où elle reprenait la parole, alors ils s'arrêtaient tous les deux un instant en attendant celui qui ferait le prochain pas. Et moi, muette, je l'observais, en suivant les gestes de ses mains, en portant mon attention sur le choix de ses bracelets qui ne brillaient pas, comme s'ils avaient été anciens ou rustiques, sur ses vêtements foncés qui se fondaient dans le salon obscur, éclairé par une seule lampe. Ce ne fut une visite ni longue ni intime, mais je ne l'ai jamais oubliée.

Et parce que Alberto Dines, directeur de publication du *Jornal do Brasil*, l'avait invitée à collaborer au « *Caderno B* », voilà que cette écrivaine hors pair me demandait de prendre soin de ses textes. Comme si le contraire eût été possible.

Au début de sa collaboration, elle vint au journal à diverses reprises. Ensuite, jamais plus. Elle nous faisait parvenir ses textes par une assistante dans une grande enveloppe de papier kraft, toujours la même, sur laquelle elle écrivait de cette écriture difficile, sa seule écriture possible après l'incendie qui lui avait dévoré la main droite.

Chaque fois, en me tendant cette enveloppe, l'assistante répétait la recommandation faite par Clarice de prendre soin de ces textes, parce qu'elle en avait besoin et n'en avait pas de copie. Mais ce n'était pas la voix de l'assistante que j'entendais, c'était la sienne, qui tant de fois au téléphone m'avait dit, avec sa façon particulière de faire traîner les *r* dans sa gorge, qu'il lui était impossible d'utiliser du papier carbone, car « le carbone se frrrroisse ». Je conservais ce « frrrroisse » dans la tête et redoublais de soins.

Nous avons convenu qu'une boîte séparée tout près de la table du directeur ne recueillerait que la collaboration hebdomadaire de Clarice. Et je conduisis l'assistante jusqu'à cette sorte de nid, pour qu'elle pût rapporter à Clarice l'attention particulière avec laquelle son travail était traité.

Malgré tout, l'assistante ne cessa pas de répéter sa formule magique, qui servait davantage à tranquilliser Clarice elle-même qu'à nous mettre en garde.

Des années plus tard, lorsque j'ai retrouvé quelques-uns de ces textes desquels j'avais été intime retranscrits dans le cadre de tel ou tel roman, j'ai compris mieux encore pourquoi le fait de n'en avoir pas de copie obsédait Clarice à ce point. N'importe quelle phrase pouvait lui devenir irremplaçable à l'avenir, aucune ne pouvait être égarée.

En ma qualité de secrétaire de rédaction du « *Caderno B* », j'avais le privilège de lire Clarice avant que son texte ne fût descendu à l'atelier. Je me limitais à corriger les quelques minimales fautes de frappe, rien de plus. Cela n'aurait pas même été nécessaire. Cependant, une autre de ses requêtes permanentes était de recommander aux réviseurs de ne pas toucher à ses virgules. « Ma ponctuation, me dit-elle plus d'une fois, c'est ma respiration. » Et pendant toutes les années que dura sa participation au « *Caderno B* », Clarice a pu respirer tranquillement, pas une seule virgule n'a été déplacée.

NOTE DES ÉDITRICES

Pour la présente édition, nous avons repris les traductions des chroniques déjà publiées par nos soins en 1995 sous le titre *La Découverte du monde* (traduction de Jacques et Teresa Thiériot), auxquelles s'ajoutent les traductions des chroniques demeurées inédites jusqu'à ce jour (par Claudia Poncioni et Didier Lamaison). Celles-ci sont signalées comme telles dans la table des matières, et par un astérisque dans le texte.

Nous avons décidé d'ajouter un appareil critique qui n'a pas été prévu par les éditeur·rice·s brésilien·ne·s. Pour une plus grande commodité de lecture du public français, les principes suivis par l'édition française peuvent ainsi différer de certains des choix de l'édition brésilienne.

Un ensemble de notes de bas de page a notamment été constitué dans une double optique. D'un côté, éclairer le public sur l'identité de certaines figures littéraires, artistiques, politiques, et sur certains événements historiques appartenant à une culture générale brésilienne et latino-américaine avec laquelle il ne serait pas forcément familiarisé. D'un autre côté – et cette fois-ci en continuité avec ce que mentionne Pedro Karp Vasquez –, rendre visible la réutilisation par Clarice Lispector de ses propres textes, amenant la lectrice ou le lecteur à découvrir le même passage dans deux, et parfois trois contextes différents, qu'il s'agisse d'une chronique, d'une nouvelle ou d'un roman.

Toutes ces notes relèvent donc de notre initiative propre. Elles ont été rédigées par les traducteur·rice·s ou par nos soins.

JORNAL DO BRASIL (1967-1973)

1967

19 août 1967

LES SALES GOSSES

Je ne peux pas. Je ne peux pas penser à la scène que j'ai vue, de mes yeux vue, et qui est réelle. L'enfant le soir souffre de la faim et dit à sa mère: Maman, j'ai faim. Elle répond avec douceur: Dors. Il dit: Mais j'ai faim. Elle insiste: Dors. Il dit: Je ne peux pas, j'ai faim. Elle répète, exaspérée: Dors. Il insiste. Elle crie, douloureuse: Dors, sale gosse! Tous deux gardent le silence dans le noir, immobiles. Peut-être qu'il dort? pense-t-elle, éveillée. Et lui a trop peur pour se plaindre. Dans la nuit noire, tous deux n'arrivent pas à fermer l'œil. Finalement, à bout de douleur et de fatigue, tous deux somnolent, dans le nid de la résignation. Et moi je ne supporte pas la résignation. Ah, comme je dévore avec appétit et plaisir la révolte.

LA SURPRISE

Se regarder dans la glace et se dire ravie: Comme je suis mystérieuse. Je suis vraiment délicate et forte. Et l'arc des lèvres garde l'innocence.

Il n'y a aucun homme ni aucune femme qui, s'étant regardé par hasard dans une glace, ne se soit étonné de soi-même. Pendant une fraction de seconde on se voit comme un objet fait pour être regardé. On pourrait appeler cela narcissisme, mais moi je l'appellerais: joie d'être. Joie de trouver dans la figure extérieure les échos de la figure interne. Ah, alors c'est vrai que je ne me suis pas imaginée: j'existe.

JOUER À PENSER

L'art de penser sans risques. Sans les chemins de l'émotion auxquels conduit la pensée, penser aurait été déjà catalogué comme une des façons de se divertir. On n'invite pas des amis pour ce jeu à cause de la cérémonie qu'il y a à penser. Le mieux c'est d'inviter simplement pour une visite et, comme si on ne s'y attendait pas, on pense ensemble, sous le déguisement des mots.

Toutefois il s'agit là d'un jeu superficiel. Car pour penser profondément – ce qui est le degré le plus haut du hobby – il faut être seul. En effet, s'abandonner à penser est une grande émotion et on n'a le courage de penser en face d'autrui que lorsque la confiance est grande au point qu'on n'éprouve aucune gêne à se servir, si c'est nécessaire, du mot « autrui ». En outre, on exige beaucoup de celui qui nous regarde penser : qu'il ait un grand cœur, amour, affection, et l'expérience de s'être livré lui aussi à l'acte de penser. On exige tout autant de celui qui entend les mots et les silences qu'on exigerait pour sentir. Non, ce n'est pas vrai. Pour sentir on exige davantage.

Bien, mais pour ce qui est de penser comme divertissement, l'absence de risques le met à la portée de tous. Qu'il y ait un risque, c'est évident. On s'amuse et on peut se retrouver le cœur lourd. Mais, en général, une fois prises les précautions intuitives, il n'y a pas de danger.

Comme hobby, il offre l'avantage d'être par excellence transportable. Encore qu'en plein air il soit encore meilleur, à mon avis. À certaines heures de l'après-midi, par exemple, où la maison pleine de lumière semble plutôt vidée par la lumière, tandis que toute la ville vibre au travail et que nous sommes seuls à travailler à la maison, mais personne ne le sait – à ces moments où la dignité se referait si nous avions un atelier de réparations ou une salle de couture –, à ces moments-là : on pense. Ainsi : on commence à partir du point exact où l'on se trouve, même si ce n'est pas l'après-midi ; sauf que la nuit, je ne le conseille pas.

Une fois par exemple – à l'époque où j'envoyais le linge à laver à la blanchisserie –, j'étais en train de dresser la liste. Peut-être à cause de l'habitude de donner un titre ou d'une soudaine envie d'avoir un cahier bien tenu comme à l'école, j'écrivis : liste de... Et ce fut à cet instant que surgit l'envie de ne pas être sérieuse. C'est là le premier signal de l'*animus brincandi*, en matière de penser comme hobby. Et je m'amusai à écrire : liste de sentiments. Ce que je voulais dire par là, j'ai dû remettre à plus tard le soin de l'examiner – un autre signal qu'on est sur la bonne voie, c'est de ne pas se désespérer parce qu'on ne comprend pas ; l'attitude à prendre : on ne perd pas pour attendre, on ne perd pas pour ne pas comprendre.

Alors je commençai une petite liste de sentiments dont je ne sais pas le nom. Si je reçois un cadeau donné avec affection par une personne que je n'aime pas, comment s'appelle ce que je ressens ? Le regret qu'on a d'une personne qu'on n'aime plus, ce chagrin et cette rancœur, comment cela s'appelle-t-il ? Être occupée, et soudain s'arrêter parce que je me suis sentie en proie à un rassérénant et béat désœuvrement, comme si une lumière miraculeuse était entrée dans la pièce : comment s'appelle ce que j'ai ressenti ?

Mais je dois vous prévenir. Parfois on commence à jouer à penser, et voilà qu'à l'improviste c'est le jeu qui se met à jouer avec nous. Ce n'est pas bon. C'est tout au plus fructifère.

COSMONAUTE SUR LA TERRE

Avec bien du retard, je réfléchis à propos des cosmonautes. Ou plutôt à propos du premier cosmonaute. Moins d'un jour après Gagarine, nos sentiments étaient déjà attardés, pris à contre-pied par la vitesse avec laquelle l'événement nous dépassait. Maintenant, donc, c'est avec un retard accru que je repense à cette question. Une question difficile à saisir.

Un jour, un petit garçon, prévenu que la balle avec laquelle il jouait pouvait tomber sur le parquet et importuner les voisins du dessous, répondit : Mais non, le monde maintenant est automatique ; quand une main jette en l'air la balle, l'autre est automatique et l'attrape, elle ne tombe pas.

Le problème c'est que notre main n'est pas encore suffisamment automatique. Quand Gagarine est monté, il avait peur, car si l'automatique du monde ne fonctionnait pas, la balle ferait plus que déranger les voisins du dessous. Et moi j'ai eu peur que ma main guère automatique tremble devant la possibilité de ne pas être suffisamment rapide et laisse l'« événement cosmonaute » m'échapper. La responsabilité de le saisir était importante, la responsabilité de ne pas laisser tomber la balle qu'on nous a lancée.

Le besoin de rendre tout un peu plus logique – ce qui d'une certaine façon équivaut à l'automatique – m'oblige à analyser pertinemment la peur salutaire qui m'a saisie :

– Dorénavant, quand je parlerai de la Terre, je ne dirai plus indistinctement « le monde ». Je considérerai l'expression « carte mondiale » comme impropre. Quand je dirai « mon monde », je me rappellerai avec un frisson de joie que ma carte elle aussi doit être refondue et que personne ne me garantit que, vu du dehors, mon monde n'est pas bleu. Considérations : avant le premier cosmonaute, tout un chacun avait raison de dire, se référant à sa propre naissance, « je suis venu au monde ». Mais ce n'est que depuis peu que nous naissons pour le monde. Presque gênés.

– Pour voir le bleu, nous regardons le ciel. La Terre est bleue aux yeux de qui la regarde du ciel. Le bleu est-il une couleur en soi, ou une question de distance ? Ou une question de grande nostalgie ? L'inaccessible est toujours bleu.

– Si j'étais le premier cosmonaute, ma joie ne se renouvellerait que lorsqu'un deuxième homme reviendrait du monde de l'espace : car lui aussi aurait vu. Parce qu'aucune description ne peut se substituer à « avoir vu ». Jusqu'à ce qu'un autre homme ait vu également, je garderais en moi un grand silence, même si je parlais. Considération : j'émets l'hypothèse que quelqu'un dans le monde a déjà vu Dieu. Et n'en a jamais dit un mot. Car, si personne d'autre ne l'a vu, il est inutile d'en parler.

– La grande grâce du hasard : être encore vivants quand le grand monde a commencé. Pour ce qui est à venir : nous devons moins fumer, mieux prendre soin de nous, afin d'avoir davantage le temps de vivre et de voir un peu plus ; outre demander aux scientifiques de se hâter – car notre temps personnel est pressant.

26 août 1967

NOTRE VICTOIRE!^{*}

Ce que nous avons fait de nous et ce que nous considérons comme notre victoire de tous les jours.

Par-dessus tout, nous n'avons pas aimé. Nous n'avons pas accepté ce que nous ne comprenons pas car nous ne voulons pas être sots. Nous avons amoncelé des choses et des certitudes pour ne pas nous avoir, ni nous ni les autres. Nous n'avons aucune joie qui n'ait jamais été cataloguée. Nous avons construit des cathédrales et nous sommes restés en dehors, car les cathédrales que nous avons construites nous-mêmes, nous craignons qu'elles ne soient des pièges. Nous ne nous sommes pas livrés à nous-mêmes car ce serait le commencement d'une longue vie et peut-être sans réconfort. Nous avons évité de tomber à genoux devant le premier venu qui par amour dise: ta peur. Nous avons organisé des associations d'effroi souriant où l'on sert des boissons avec du soda. Nous avons cherché à nous sauver, mais sans avoir recours au mot salut pour ne pas avoir honte d'être innocents. Nous n'avons pas utilisé le mot amour pour ne pas avoir à reconnaître sa texture d'amour et de haine. Nous avons gardé le secret sur notre mort. Nous avons usé d'artifice car nous ne savons pas ce qu'il en est d'autre chose. Nous avons masqué d'amour notre indifférence, masqué notre indifférence d'angoisse, masqué d'une petite peur la grande peur absolue. Nous n'avons pas adoré car nous avons la raisonnable médiocrité de nous souvenir à temps des faux dieux. Nous n'avons pas été naïfs pour ne pas avoir à rire de nous-mêmes et pour ne pas avoir à dire à la fin de la journée « au moins je n'ai pas été sot » et ne pas devoir pleurer avant d'éteindre la lumière. Nous avons eu la certitude que moi aussi et vous tous aussi, et pour cette raison tous sans le savoir, nous nous aimons. Nous avons souri en public de ce dont nous ne sourions pas quand nous sommes seuls. Nous avons donné le nom de faiblesse à notre candeur. Nous nous sommes craints l'un l'autre par-dessus tout. Et tout cela nous l'avons considéré comme notre victoire quotidienne.

TANT D'EFFORTS

Elle reçut une visite. Une ancienne condisciple arriva de São Paulo et vint la voir. Elle lui offrit des sandwiches et du thé, pour parfaire la visite, l'après-midi et la rencontre. L'amie à son arrivée était belle et féminine. Au fil des heures elle commença peu à peu à se défaire, jusqu'au moment où apparut un visage pas très jeune, pas très gai, plus intense, d'une amertume plus à vif. Bientôt s'écailla sa beauté amoindrie et plus facile. Et bientôt la maîtresse de maison eut devant elle une femme qui, quoique moins jolie, était plus belle, et qui comme autrefois énonçait son ardente pensée, en se trompant, en se servant des lieux communs du raisonnement, essayant de lui prouver

¹ Texte repris dans Clarice Lispector, *Un apprentissage ou Le livre des plaisirs*, Paris, des femmes-Antoinette Fouque, 1992, pp. 54-56. Texte original publié au Brésil en 1969.

* Toutes les chroniques inédites seront signalées par un astérisque.

la nécessité d'aller de l'avant, lui prouvant que « chacun a une mission à remplir ». À ce stade, le mot « mission » sans doute lui parut trop éculé, non pas pour elle-même mais pour la maîtresse de maison qui avait été parmi les filles les plus intelligentes de leur groupe. Alors elle corrigea : « mission, ou bien ce que tu voudras ». La maîtresse de maison se tortilla sur sa chaise, troublée.

Au moment de sortir, la visiteuse avait une vilaine démarche, elle semblait accablée par cette fatigue qui provient de décisions trop prématurées par rapport à la durée de l'action : tout ce qu'elle avait décidé, elle mettrait des années à pouvoir l'atteindre. Ou même ne jamais l'atteindre. La maîtresse de maison prit l'ascenseur avec la visiteuse, qu'elle accompagna jusqu'à la rue. Elle fut surprise en la voyant de dos : le revers de la médaille c'étaient des cheveux défaits et enfantins, des épaules hypertrophiées par les vêtements mal coupés, une robe courte, de grosses jambes. Oui. Une femme merveilleuse et solitaire. Luttant avant tout contre son propre préjugé qui lui conseillait d'être encore moins que ce qu'elle était, qui lui commandait de se plier. Tant et tant d'efforts, et ses cheveux qui tombaient, enfantins. À ses côtés, dans la rue, passaient des créatures qui certainement avaient connu moins de difficultés et qui continuaient d'aller vers un destin plus immédiat. La maîtresse de maison sentit dans sa poitrine le poids d'une compréhension embarrassée : comment aider cette femme ? Sans jamais pouvoir transformer la compréhension en un acte.

LE PROCESSUS²

– Qu'est-ce que je fais ? Je ne supporte pas de vivre. La vie est si courte, et je ne supporte pas de vivre.

– Je ne sais pas. Je ressens la même chose. Mais il y a des choses, beaucoup de choses. Il y a un point où le désespoir est une lumière, et un amour.

– Et ensuite ?

– Ensuite vient la Nature.

– Nature, c'est le nom que tu donnes à la mort ?

– Non. La nature, je l'appelle Nature.

– En a-t-il été ainsi de toutes les vies ?

– Je le pense.

9 septembre 1967

AMOUR IMMORTEL

Je ne suis pas encore très à l'aise dans ma nouvelle fonction, c'est-à-dire écrire ce qu'on ne peut pas appeler vraiment des chroniques. Et je suis néophyte non seulement en ce domaine mais aussi en matière d'écrire pour gagner de l'argent. J'ai déjà tra-

² Texte repris dans *Un apprentissage ou Le livre des plaisirs*, op. cit., p. 156.

vallé comme journaliste professionnelle, mais sans signer. Or, si je signe, je deviens automatiquement plus personnelle. Et j'ai un peu l'impression que c'est comme si je vendais mon âme. J'en ai parlé à un ami qui m'a répondu : « Mais écrire c'est un peu vendre son âme. » C'est vrai. Même quand ce n'est pas pour de l'argent, on s'expose beaucoup. Une amie médecin, toutefois, est d'un avis différent : elle explique que dans sa profession elle donne toute son âme et que cependant elle reçoit de l'argent parce qu'elle a également besoin de vivre. Ainsi donc je vous vends avec le plus grand plaisir une certaine partie de mon âme – ce bout de conversation du samedi.

Sauf que, étant néophyte, je suis encore hésitante dans le choix de mes sujets. C'est dans cet état d'esprit que je me trouvais en visite chez une amie. Le téléphone a sonné, c'était un ami commun. Je lui ai parlé aussi et, bien sûr, je lui ai annoncé que ma nouvelle fonction était d'écrire tous les samedis. Et tout à trac je lui ai demandé : « Qu'est-ce qui intéresse le plus les gens ? Nous les femmes, disons. » Avant qu'il ait pu répondre, nous avons entendu, du fond de l'immense salon, mon amie lancer d'une voix haute et simple : « L'homme. » Nous avons éclaté de rire, mais cette réponse est sérieuse. C'est avec un peu de honte que je suis obligée de reconnaître que ce qui intéresse le plus la femme c'est l'homme.

Mais cela ne doit pas nous sembler humiliant, comme si on exigeait que nous ayons en premier lieu des intérêts plus universels. Ne nous humilions pas car, si nous demandons au meilleur technicien en électronique du monde ce qui intéresse le plus l'homme, sa réponse intime, immédiate et franche, sera : la femme. Et de temps à autre il est bon de se rappeler cette vérité patente, même si elle est embarrassante. Là-dessus on demandera sans doute : « Mais, s'il s'agit de personnes, ce ne sont pas nos enfants qui nous intéressent le plus ? » C'est différent. Les enfants sont, comme on dit, notre chair et notre sang, et vis-à-vis d'eux ce n'est pas l'intérêt qui joue. C'est autre chose. Quelque chose de tellement différent que c'est comme si chaque enfant du monde était notre chair et notre sang. Non, je ne fais pas de littérature. Un jour on m'a parlé d'une petite fille semi-paralytique qui avait senti le besoin de se venger en cassant un vase. Et tout mon sang m'a fait mal. C'était une fille colérique.

L'homme. Comme l'homme est sympathique. Tant mieux. L'homme est-il notre source d'inspiration ? Oui. L'homme est-il notre défi ? Oui. L'homme est-il notre ennemi ? Oui. L'homme est-il notre rival stimulant ? Oui. L'homme est-il notre égal et en même temps complètement différent ? Oui. L'homme est-il beau ? Oui. L'homme est-il divertissant ? Oui. L'homme est-il un petit garçon ? Oui. L'homme est-il aussi un père ? Oui. Nous disputons-nous avec l'homme ? Oui. Pouvons-nous vivre sans l'homme avec qui nous nous disputons ? Non. Sommes-nous intéressantes parce que l'homme aime les femmes intéressantes ? Oui. L'homme est-il la personne avec qui nous avons le dialogue le plus important ? Oui. L'homme nous agace-t-il ? Oui. Aimons-nous être agacées par l'homme ? Oui.

Je pourrais continuer cette liste interminable jusqu'à ce que mon directeur me demande d'arrêter. Mais à mon avis plus personne n'oserait me demander d'arrêter.

Car je pense que j'ai touché un point névralgique. Et c'est parce que c'est un point névralgique que l'homme nous fait si mal. Et la femme si mal à l'homme.

Comme j'ai la manie de me déplacer en taxi, je bavarde avec tous les chauffeurs qui me conduisent. L'autre soir, j'ai voyagé avec un Espagnol encore très jeune, petite moustache et regard triste. Après avoir parlé de choses et d'autres, il m'a demandé si j'avais des enfants. Je lui ai demandé si lui aussi en avait et il m'a répondu qu'il n'était pas marié, qu'il ne se marierait jamais. Et il m'a raconté son histoire. Quatorze ans auparavant il avait aimé une jeune Espagnole. Il habitait encore en Espagne, dans une petite ville qui ne comptait que quelques médecins et peu de ressources. La jeune fille était tombée malade, personne ne découvrit quelle était sa maladie, et trois jours après elle était morte. Morte consciente qu'elle allait mourir, lui annonçant : « Je vais mourir dans tes bras. » Et elle était morte dans ses bras en demandant : « Que Dieu me sauve. » Pendant trois ans le chauffeur avait vécu en ne s'alimentant qu'à peine. Dans la petite ville tout le monde connaissait sa passion et voulait l'aider. On l'emmenait à des fêtes où les filles, sans attendre d'être invitées, lui demandaient de danser avec elles.

Mais cela n'avait servi à rien. Tout lui rappelait Clarita – ainsi s'appelait la jeune morte, ce qui m'a donné un choc car c'était presque mon prénom et je me suis sentie morte et aimée. Alors il avait décidé de quitter l'Espagne, sans prévenir ses parents. Il s'était renseigné et avait appris qu'à l'époque seuls deux pays recevaient des immigrants sans contrat préalable : le Brésil et le Venezuela. Il avait choisi le Brésil, et ici il avait fait fortune. Il avait monté une fabrique de chaussures qu'il avait ensuite revendue ; il avait acheté un bar-restaurant qu'il avait revendu. Il n'arrivait pas à s'intéresser à ses affaires. Il avait alors décidé de transformer sa voiture en taxi et de devenir chauffeur. Il habite dans une maison à Jacarepaguá³ parce que « là il y a des cascades d'eau douce (!) qui sont belles ». Mais depuis quatorze ans il n'a pas réussi à s'éprendre d'une seule femme et « il n'a d'amour pour rien, tout lui est égal ». Avec délicatesse l'Espagnol m'a laissé entendre que cependant le regret quotidien qu'il ressent en pensant à Clarita ne ralentit pas sa vie, qu'il arrive à avoir des liaisons et à changer de femme. Mais aimer – jamais plus.

Voilà. Mon histoire s'achève maintenant de façon un peu inattendue et inquiétante :

Nous étions presque arrivés à ma destination quand il a parlé de nouveau de sa maison à Jacarepaguá et des cascades d'eau douce, comme s'il y en avait d'eau salée. Légèrement distraite, j'ai dit : « Ah, comme j'aimerais me reposer quelques jours dans un tel endroit. »

Or, comme par hasard, c'était exactement ce que je n'aurais pas dû dire. Car, au risque de foncer avec sa voiture sur la façade d'une maison, il a tourné brusquement la tête vers moi et m'a demandé d'une voix lourde de sous-entendus : « Vous voulez vraiment?! Eh bien, vous pouvez venir! » Très nerveuse car j'avais perçu le changement de climat, je me suis entendu répondre rapidement et bien fort que je ne pouvais pas,

³ À l'époque, petit village au sud de Rio. Aujourd'hui, quartier de la zone ouest de la ville. (N.d.T.)

j'allais être opérée et « tomber très malade » (!). Dorénavant je n'adresserai la parole à des chauffeurs de taxi que s'ils sont bien vieux. Mais cela prouve que cet Espagnol est un homme sincère : son intense regret de Clarita ne ralentit pas du tout sa vie.

La fin de cette histoire décevra un peu les cœurs sentimentaux. Bien des gens aimeraient qu'un amour de quatorze ans ralentisse le plus possible leur vie. L'histoire serait bien meilleure. Mais il se trouve que je ne peux pas mentir pour vous faire plaisir. Et surtout je trouve juste que sa vie ne soit pas totalement ralentie. N'en rajoutons pas au drame de ne plus parvenir à aimer personne.

J'ai oublié de dire qu'il m'a également raconté des histoires d'affaires commerciales et d'escroqueries – la course était longue, la circulation difficile. Mais je n'y ai prêté qu'une oreille distraite. Seul ce qu'on appelle « amour immortel » m'avait intéressée. À présent je me souviens vaguement de quelle escroquerie il parlait. Peut-être qu'en me concentrant, je me le rappellerai mieux et pourrai vous en parler samedi prochain. Mais à mon avis c'est sans intérêt.

16 septembre 1967

PRIÈRE POUR UN PRÊTRE

Un soir j'ai balbutié une prière pour un prêtre qui a peur de mourir et honte d'avoir peur. J'ai dit un peu à l'oreille de Dieu, avec une certaine pudeur : Soulage l'âme du père X..., fais-lui sentir que Tu lui donnes la main, fais-lui sentir que la mort n'existe pas car en vérité nous sommes déjà dans l'éternité, fais-lui sentir qu'aimer n'est pas mourir, que le don de soi ne signifie pas la mort, fais-lui sentir une joie modeste et quotidienne, fais en sorte qu'il ne T'interroge pas trop, car la réponse serait aussi mystérieuse que la question, fais en sorte qu'il se rappelle qu'on n'explique pas non plus pourquoi l'enfant veut les baisers de sa mère, et pourtant il les veut, et pourtant les baisers sont parfaits, fais en sorte qu'il reçoive le monde sans avoir peur, car c'est pour ce monde incompréhensible que nous avons été créés et nous-mêmes sommes également incompréhensibles, et donc il y a une connexion entre ce mystère du monde et le nôtre, mais cette connexion n'est pas claire pour nous tant que nous voulons la comprendre, bénis-le afin qu'il vive dans la joie le pain qu'il mange, le sommeil qu'il dort, fais en sorte qu'il ne s'apitoie pas sur lui-même, car sinon il ne pourra pas sentir que Dieu l'a aimé, fais en sorte qu'il perde la honte de désirer avoir, à l'heure de sa mort, une main humaine pour serrer la sienne, amen. (Le père X... m'avait demandé de prier pour lui.)

NE PAS SENTIR

L'habitude avait amorti ses chutes. Mais, ressentant moins de douleur, il avait perdu l'avantage de la douleur en tant qu'avertissement et symptôme. Aujourd'hui il vit incomparablement plus serein, mais sa vie est en danger : il est peut-être à un pas de mourir, à un pas d'être déjà mort, et sans l'avantage de recevoir son propre avertissement.

BIBLIOGRAPHIE

Les Éditions Triptyque (Montréal)

Claire Varin, *Clarice Lispector, Rencontres brésiliennes*, 2007
(première édition : Laval, Éd. Trois, 1987)

Payot & Rivages

Le Seul Moyen de vivre, Lettres, 2008

ET AUSSI

des femmes-Antoinette Fouque

Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde,
Clarice Lispector, une biographie*, 2012

Chroniques,
Édition complète sous la direction de
Benjamin Moser, 2019

Collection « La Bibliothèque des voix »

La Passion selon G. H., lu par Anouk Aimée, 1983
Liens de famille, lu par Chiara Mastroianni, 1989
L'Imitation de la rose, lu par Hélène Fillières, 2008
Amour et autres nouvelles, lu par Fanny Ardant, 2015
L'Heure de l'étoile, lu par Sterenn Guirriec, 2020

CLARICE LISPECTOR CHRONIQUES _____

Édition complète

Après l'édition complète des Nouvelles de Clarice Lispector saluée par le public et la critique en 2017, voici celle de ses Chroniques parues dans la presse brésilienne et réunies pour la première fois en un seul volume.

Organisée par Pedro Karp Vasquez, cette nouvelle édition publiée au Brésil en septembre 2018 est le fruit d'un long travail de recherche dans des archives publiques et privées, mené par Larissa Vaz sous la direction de Benjamin Moser. Sont réunies ici plus de 120 chroniques inédites de la magicienne de la littérature brésilienne, à côté de celles parues dans *La Découverte du monde (des femmes)*-Antoinette Fouque, 1995, traduction de Jacques et Teresa Thiériot), couvrant ainsi plus de trente ans de journalisme, de 1946 à 1977.

Sans fil conducteur apparent d'une semaine à l'autre, ces chroniques laissent entrevoir une artiste qui ne s'est jamais soumise aux normes habituelles du travail de journaliste. Elle aborde tous les thèmes, du plus intime au plus universel : de son rapport à l'écriture à la beauté féminine, en passant par la narration, vivante et souvent drôle, d'épisodes de la vie quotidienne qui acquièrent soudain, sous sa plume, une signification métaphysique. Elle écrit également sur d'autres écrivain·e·s, tel·le·s Gabriel García Márquez, Alberto Moravia ou son amie Nélida Piñón, et sur des peintres qui l'inspirent tels Giorgio de Chirico ou Paul Klee.

Les chroniques de Clarice Lispector constituent la matière première de ses livres. En grande créatrice indifférente aux genres littéraires, elle les retricote pour les intégrer dans ses nouvelles et ses romans, avec d'infinies variations, comme dans un écheveau de plus en plus dense. Il est absolument fascinant et passionnant de s'y plonger sans jamais, cependant, en percer le mystère.

Traduit du portugais (Brésil)

par **Claudia Poncioni** et **Didier Lamaison** (chroniques inédites)

et par **Jacques** et **Teresa Thiériot**.